

CALYPSO

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.

(Suite en fin d'ouvrage)

Anne Luthaud

CALYPSO



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2018.
ISBN : 978-2-283-03059-2
ISSN : 2110-0713

Ann Lee est une figure manga achetée à une agence japonaise par les artistes Pierre Huygue et Philippe Parreno pour lui redonner vie dans des œuvres d'art et la proposer à d'autres artistes.

à Ostende,
à B. H.,

CALYPSO

Ouf, Calypso claque la porte. C'est fini, elle s'en va.

Calypso marche. De l'air. Adieu la maison, plus de maison, plus jamais de maison ! Elle respire. Parce que au fond, les pièces, les cheminements et le remplissage l'accablent. Elle s'y est tenue pour Ulysse, mais désormais elle sera dehors.

Quand Ulysse descendait se baigner dans la mer au-dessous du jardin, Calypso s'installait sur la terrasse et l'observait de loin. Il restait longtemps dans l'eau. Elle le voyait glisser jusqu'aux bouées en brasse, revenir en dos crawlé, s'asseoir sur les roches blanches et polies du bord, battre des pieds, recommencer. Calypso n'allait pas se baigner. C'était le domaine d'Ulysse, elle le lui laissait.

Alors Calypso allait boire du mauvais vin blanc appelé Ulysse wine, sur la place du village. Les soirs d'été, elle assistait à une fête ou une autre, avec adolescents, filles qui se déhanchent sur la musique du moment et garçons qui jouent à la bataille, reconstitutions historiques avec

bateau et tour en carton-pâte. C'était assez pitoyable mais suffisamment singulier. Ça lui convenait, l'ivresse aidant.

Quand Ulysse n'allait pas à la mer, Calypso lui trouvait des occupations : visiter, acheter, courir, écouter. Elle ne l'accompagnait pas, préférait qu'il lui raconte à son retour ce qu'il avait vu, qu'il nommait ses nouvelles épreuves.

Ainsi du blue hole. Trou d'eau de mer translucide au-dessous de la blue grotto, sorte de grand jacuzzi rempli de touristes en sandalettes ou tongs, prêts à glisser sur les rochers et s'y râper les fesses, s'y écorcher les genoux. Elle y avait envoyé Ulysse un jour d'août écrasant de chaleur. Il y était allé, accomplissait les désirs de Calypso sans réserve, sans rien dire, pense-t-elle aujourd'hui en remontant pour la dernière fois le chemin qui va de sa maison au village.

Ulysse avait raconté le bus, sa descente dans le blue hole – il s'était griffé les pieds sur les roches pointues, baigné avec les gros, les grosses, les plongeurs, les mignons bronzés et quelques enfants râleurs, avait vu trois jeunes garçons sauter des rochers les plus hauts en hurlant, les touristes faire des photos, avait pris un café sans goût sous les parasols installés entre le parking, la blue grotto et les vendeurs d'artisanat et de souvenirs, avait attendu le bus du retour sous un soleil de plomb, écouté les commentaires des passagers collés les uns aux autres, était rentré.

Et Calypso s'était régalée à le regarder parler en mouillant le dessus de sa lèvre, se félicitant encore une fois d'avoir cet homme chez elle, dans sa maison, ce corps pour elle seule.

Dès son arrivée, Ulysse avait raconté à Calypso une série de voyages, un fatras d'aventures. Elle n'avait jamais su ce qui était vrai. Démêler le vrai du faux, c'est important, lui disait-on enfant, elle avait toujours eu tendance à mélanger les deux. Finalement stop à Malte, avait dit Ulysse, La Valette, Mdina, puis Gozo, et toi. Échoué chez elle un soir d'hiver, plus où dormir, plus de quoi manger, pauvres habits, sdf, mais Calypso, dans son avidité, l'avait repéré. Elle avait refait sa maison pour lui, senteurs délicieuses, nourriture céleste – elle ne porte pas ce nom pour rien, lui non plus –, décoration simple et soignée, de quoi être voluptueuse. De quoi capter Ulysse dans une cache confortable et douce, loin des autres, afin qu'il ne bouge plus.

13

Pas d'enfant pour Calypso, elle a réglé l'affaire une fois pour toutes. Un enfant entraverait son goût des hommes. Elle faisait entrer chez elle des hommes qu'elle façonnait pour elle, des hommes objets de ses plaisirs et qui lui en donnaient selon ses souhaits. Pas de place pour un enfant, hors de question que Calypso soit mère. Et ce qu'elle voit des mères, ou ce qu'Ulysse lui en rapportait, femmes subissantes tyrannisées par leurs enfants quand ce n'est pas par le père des enfants, ou femmes tyrannisant leurs enfants, la dégoûte. Elle a ainsi le souvenir, lors d'une des fêtes du village, d'une tablée avec jeune mère très brune, cheveux en frange, genre carmencita des faubourgs, terrorisée par sa petite fille de trois ans hurlant dès qu'elle l'approchait, petite fille moche à lunettes de verre épais, rejetant tout de sa mère, tartine de pain, caresse ou baiser, même sa

tétine. Et la mère lui mettant finalement entre les mains un écran de jeux entouré de plastique rose avec stylet assorti, écran que la petite fille collait à son visage avec ravissement, cessant enfin ses cris. Et l'homme ? Le père ? Le père, derrière, plus loin, avec d'autres pères, debout, regardait la fête et les filles en buvant des bières.

Ulysse, lui, retournerait à la famille. Au confort anesthésiant de la famille. Il retrouverait femme et fils, habitudes et horaires. Calypso l'avait compris dès le début, quand il lui avait raconté son périple sans évoquer aucun plaisir, seulement des batailles, des luttes, une perpétuelle quête de retour. Elle l'avait su en recueillant Ulysse en haillons, perdu, sans sommeil, avide de nourriture et d'un toit. Elle avait déployé des stratagèmes, inventé des astuces pour le retenir. Pendant sept ans, elle n'avait rien fait d'autre que lui. Et quand on lui demandait, quand on questionnait Calypso l'amoureuse : Alors, c'est le grand amour ? Calypso répondait : Le grand amour, je ne connais pas.

Pendant sept ans, Ulysse avait raconté, inventé chaque soir une histoire différente, avec retours en arrière et bonds en avant. Et elle, Calypso, bonne à l'écouter, sans vraiment l'écouter à vrai dire, dans la cuisine aux carreaux orange. Et elle à en avoir assez, finalement vraiment marre du discours de cet homme qui l'accaparait toute, la captait sans relâche. Elle attendant le moment de coucher avec lui, quand il en aurait enfin fini de raconter ses voyages avec péripéties et rebondissements.

Le lendemain du jour où Ulysse est enfin parti retrouver Pénélope, Pénélope qu'il pleurait chaque soir assis sur un

rocher devant la mer, Calypso abandonne sa maison. Pas question de rester dans le grand salon avec portes ouvertes sur Ramla Bay, l'eucalyptus au coin de la terrasse surplombant la plage, plus question de boire du Kinnie ou du vin blanc de Gozo bien frappé au bar de la salle à manger. Pas question de dormir seule dans le grand lit, fenêtres ouvertes sur le balcon aux myrtes. La façon d'attraper un verre dans un placard, d'accrocher un vêtement dans l'entrée ou de traverser le couloir à l'étage qui mène aux chambres n'a plus de sens.

Ouf, Calypso claque la porte. C'est fini, elle s'en va.

Traversant la garrigue, odeurs de myrte et de thym, elle se souvient d'une fête dans la salle aux colonnades de sa maison (salle voûtée en béton avec arcades soutenues par douze colonnes également en béton, de part et d'autre d'un patio avec cheminée en plein air). Ce soir-là, elle avait surpris Ulysse en train de mentir.

SIMON

Ce matin, Simon ne sent rien. Plus de corps, plus de bras, plus de torse, une jambe, là, en bas, peut-être.

Il cherche. À bien chercher, trouve. Retrouve une pression sur le bras gauche. Une sorte de triangle, au-dessus du coude. C'est donc là que ça pliait. Il essaie maintenant de bouger. La jambe, en bas, se déplace.

Il semble qu'il y ait quelque chose au bout. Votre pied, lui dit l'infirmière. Je n'en ai qu'un ? Non, deux. Deux comme tout le monde, répond l'infirmière, mais le deuxième est insensible, comme le reste de la jambe. Et après ? Quoi après ? Après la jambe, en remontant, quoi ? Au milieu des deux jambes, le sexe. Votre sexe, pénis et testicules. Deux. Deux comme les deux jambes. Et ça s'arrête là ? Après, rien ? Rien avant le haut ? Si, bien sûr, s'agace l'infirmière, le tronc. Ventre avec nombril, côtes de part et d'autre en remontant, poitrine avec le cœur, encore plus haut épaules, deux là encore, avec des bras de chaque côté et main au bout de chacun. Et rien de tout ça ne bouge ? On continue, dit l'infirmière, en haut du torse cou où s'attache la tête, tête qui peut pivoter, tête avec bouche d'où vous parlez,

mangez, et d'autres choses encore, une seule bouche, nez pour respirer, un seul également, et de part et d'autre de la tête oreilles pour entendre, deux. Ah j'allais oublier, l'infirmière commence à s'énerver vraiment, œil, ou plus exactement yeux, deux, répartis au-dessus du nez et au-dessous du front, yeux pour voir, regarder et d'autres choses encore. Mais c'est pas le tout, il n'y a pas que vous comme malade dans ce service, j'en ai d'autres, à plus tard, je suis de nuit, je reviendrai.

La porte close, Simon est inquiet, roule des yeux. Essaie de refaire le parcours du corps décrit par l'infirmière, difficile, rien ne bouge. Le sexe peut-être, et encore.

Et Simon, brutalement, se réveille. Saloperie de rêve. Impossible de se rendormir. Simon se lève. La cuisine n'est pas loin. Content de voir bouger son corps. Il expérimente quelques mouvements, se teste du bout des orteils aux mains, fait rouler son cou. Ça marche. Verre d'eau. La cuisine est vide, rangée. Trop rangée. Trop propre. Il ne peut s'en prendre qu'à lui. S'en prendre qu'à lui. N'avait qu'à pas ranger autant. N'avait qu'à pas. Simon ouvre un placard, sort une assiette, un verre. Ouvre le frigidaire, saucisson. Et cornichons. Penser à laisser le pot ouvert sur la table une fois les cornichons mangés avec le saucisson. Vin rouge. Brouilly. Bizarre à trois heures du matin et pourquoi pas. Simon retourne se coucher. Laisse la lumière allumée. Au moins retrouver l'infirmière. Il a déjà tenté de retourner dans un rêve interrompu, sans succès. Simon se remémore les traits de l'infirmière. Retrouve surtout son corps. Sa manière de se mouvoir légère et souple, comme

si elle dansait. Un corps libre, sans entrave, à l'exact opposé du sien, lourd et plombé.

D'où vient-elle ? Simon roule des yeux dans la nuit pas vraiment nuit puisqu'il a décidé de ne pas éteindre la lumière de sa lampe de chevet. Lampe qu'il suffit d'effleurer pour qu'elle s'allume, faiblement d'abord, plus fort si l'on touche une deuxième fois, éblouissante si l'on tapote le socle une troisième fois. La quatrième, elle s'éteint.

Simon essaie de s'assoupir. Pense « s'assouplir ». D'où vient la souplesse du corps de l'infirmière. Fluidité qui donne l'impression d'un corps d'un seul tenant, rien de séparé. Un corps en une seule fois. En cela, insaisissable. Ce corps-là est peut-être celui de la femme croisée dans la rue hier. Devant le jardin du Luxembourg. Croisement rapide, frôlement, il s'est retourné, elle était trop loin pour la saisir encore. L'impression fugace laissée par ce corps de femme se serait inscrite dans son corps à lui et lui serait revenue en rêve ? Simon éteint la lumière, espérant faire ressurgir la sensation. Ne retrouve que celle de son propre corps plombé et lourd. Le passer en revue pour se rendormir ne sert à rien.

Simon se lève et allume son ordinateur. Le visage de l'infirmière s'affiche à l'écran.

– Et maintenant, tu sais combien tu as de jambes, de couilles, d'yeux et d'oreilles ?

Simon touche l'écran pour faire glisser le visage. Le visage de l'infirmière ne se déplace pas. Simon coupe le son.

– Tu ne veux plus me répondre ?

– Tu me connais ?

– Évidemment.

– Je peux te voir en grand, ton corps entier ? Simon murmure.

– Impossible, l’infirmière retrouve son ton agacé, impossible, ici c’est seulement les visages, les détails, les gros plans. Pas de plan d’ensemble.

– Alors j’éteins.

Simon retourne dans sa chambre, tire le rideau épais, le jour point. Il se dirige vers la salle de bains parfaitement rangée, serviettes de toilette en pile, brosse à dents dans son verre avec dentifrice, mousse à raser avec rasoir, même la bouteille de parfum est rebouchée. Simon prend le tube de dentifrice, le presse sur ses doigts, pâte blanche, rouge et bleue, Signal, en barbouille le miroir puis s’essuie la main dans les cheveux. Et comment elle s’appelle, celle-là ?

Dentifrice plein la bouche – il a décidé de se laver les dents –, Simon retourne à l’ordinateur.

– Tu as l’air malin !

La voix est la même mais le visage a changé, une légère distorsion.

– Ton nom ! C’est quoi, ton nom ?

– Abeille

– Abeille ?

– Abeille.

– Tu viens d’où ?

– Alors ce corps, toujours perdu ?

– Perdu peut-être, insensible oui, mais il est là, au moins le mien. Pas seulement une tête qui parle dans un cadre. Tu viens d’où ?

– De derrière toi. Et pas la peine de te retourner, tu ne verras rien, personne.

Simon ne peut s’empêcher de se retourner, ne voit rien, personne, pivote de nouveau face à l’écran, vide, fond bleu installé d’office sur l’ordinateur, Simon ne l’a pas changé quand il a acheté la machine, il déteste les fonds d’écran, fixes ou animés, images obligées.

– Abeille ?

– Je te l’avais dit, Simon, pas la peine de te retourner.

– C’est bon, on connaît l’histoire. Reviens.

– Impossible, tu m’as mise en off.

– Je déteste les voix off. J’éteins.

Retour à la salle de bains. Inutile de se rincer la bouche, Simon a avalé tout le dentifrice au cours de sa conversation avec Abeille. Rapide toilette, douche, rasage, coiffage, habillement, dehors.

Quand Simon sort, c’est avec une casquette sur la tête, portée à l’envers. Il a un air absent à lui, à la rue, à tout. Et un air gentil envers ceux qu’il croise, un air gentil pour rien, comme allant de soi, d’évidence, entre politesse et timidité. Ce qu’il en est réellement, seule sa mère ou une amoureuse pourrait le savoir. Mais on ne connaît pas sa mère et Simon n’a pas d’amoureuse.

L’air est frais, Simon respire à fond, chasse les images de la nuit. Tente de chasser les images de la nuit. Marche vite, métro, en sort, marche vite, de plus en plus vite, accélère. Jusqu’au quai de la Seine, je dois aller jusqu’au quai, il martèle le sol de ses pas. Comme si la vue de l’eau allait le délivrer. Soleil matinal, jour férié, le quai déborde de flâneurs. Simon déteste les flâneurs. Il les double,